

L'ENTRETIEN DU MOIS

«L'histoire du Poher est bien plus riche qu'on ne le pense...»

■ «Le royaume breton s'est construit ici, dans le Poher...»

■ Pourquoi une région riche a-t-elle plongé dans la misère au 18^{ème} siècle ?

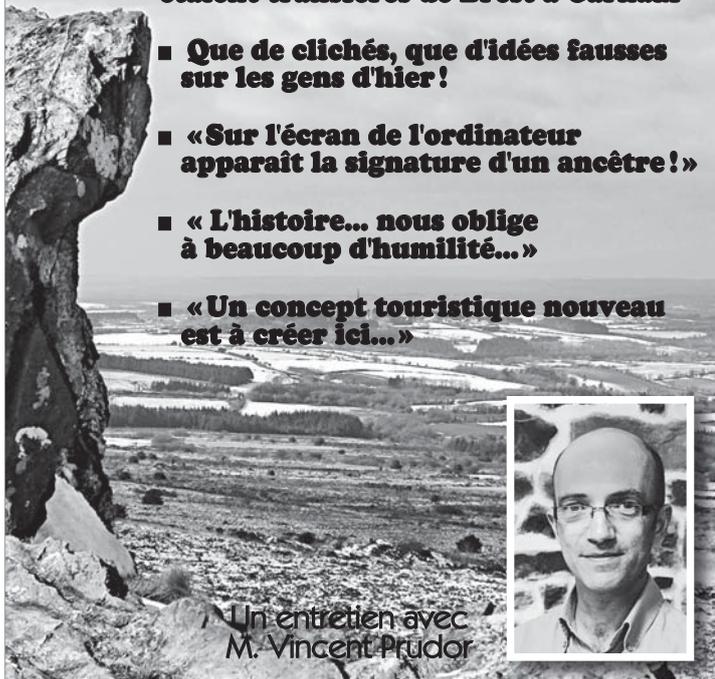
■ Des soldats victimes d'épidémies étaient transférés de Brest à Carhaix

■ Que de clichés, que d'idées fausses sur les gens d'hier !

■ «Sur l'écran de l'ordinateur apparaît la signature d'un ancêtre !»

■ «L'histoire... nous oblige à beaucoup d'humilité...»

■ «Un concept touristique nouveau est à créer ici...»



«Les épidémies de la fin de l'Ancien Régime ont été particulièrement dures en Bretagne parce que la région, qui n'était pas une zone militaire auparavant, est devenue un lieu de passages incessants des troupes qui rejoignaient les ports de Brest et Lorient.

Les études réalisées sur la crise de 1779 recensent 130000 morts en Bretagne, ce qui est énorme pour une population d'un peu plus de 2 millions d'habitants.

Pour notre région, le phénomène s'aggrave par le fait que l'hôpital de Brest, surchargé, envoie des militaires malades à l'hôpital de Carhaix», nous a expliqué Vincent Prudor.

V. Prudor en est persuadé: le passé extraordinairement riche du Poher peut devenir l'une des pièces maîtresses de son avenir...

D'une voix posée, mesurée, il se fait l'avocat convaincant de la terre de ses pères, avec tout à la fois la passion de celui qui aime son pays d'origine, ses racines, et le recul de celui qui en a étudié l'histoire avec la méthode et la rigueur de l'homme de science.

Le propos, tour à tour enflammé et nuancé – mais toujours modeste – fait écho de cette alliance du cœur et de la raison...

Cette région – et particulièrement celle de Locarn, Duault... – il en connaît intimement tous les recoins du terroir et les méandres de la grande et de la petite histoire, pour les avoir arpentés avec minutie.

Ces connaissances, et surtout sa volonté de poursuivre ses recherches approfondies, Vincent Prudor veut maintenant les mettre au service du pays, en particulier dans le cadre du «Cercle Conomor» que l'Institut de Locarn est en train de constituer pour

réunir spécialistes et amateurs de l'histoire longue du Poher, afin que chaque contrée de ce terroir ancien puisse regarder son passé avec une légitime fierté, son avenir avec la confiance que cette histoire peut lui inspirer, et en tirer un non moins légitime profit économique.

■ Voudriez-vous vous présenter brièvement ?

«J'ai 46 ans. Je suis marié. Ma femme poursuit actuellement des études en Master II d'Ingénierie de la Formation. Nous avons trois enfants, un garçon et deux filles, âgés de 10 à 16 ans.

Je suis né dans le Maine-et-Loire, où mes parents étaient allés chercher du travail – mon père travaillait dans la chaussure – avant de revenir vivre à Fougères en 1970.

J'ai fait des études agricoles à Rennes, puis à Guingamp d'où était originaire une partie de ma famille. B.T.S. en poche, j'ai trouvé du travail comme conseiller agricole, dans l'Indre...

Après sept ans dans le métier, j'ai créé une entreprise de décoration pour la maison, puis ai trouvé un travail à Tours comme assureur.

Licencié en début 2007, j'ai monté en avril 2008 une société de courtage en assurance, en association avec un ami, Patrick Aoustet, parce que nous avons la même vision de notre travail et que nous sommes très complémentaires. Nous avons intégré un groupement de courtiers indépendants et généralistes – Le groupe Hubert de Noblade Avenir – car il s'agit d'un véritable projet «industriel».

En effet, toutes les agences de courtage sont associées au sein du groupe. Créé il y a presque deux ans, il compte aujourd'hui 15 associés, 6 nouveaux associés nous rejoignent cet automne (dont 2 en Haute Bretagne) et nous avons pour objectif d'être 30 d'ici à la fin du premier semestre 2010.

Il s'agit tout autant d'une aventure professionnelle que d'une aventure humaine.»

■ Vous vous êtes passionné pour l'histoire locale de la région de Locarn, Duault... Où cette passion a-t-elle pris sa source ?

«J'aime la lecture, et j'ai toujours été passionné par l'histoire... Mais c'est par la généalogie que j'en suis venu à m'intéresser à l'histoire de cette région: classant des documents de famille, après le décès de mon père, je suis tombé sur des actes de naissance de mon arrière-grand-père et de ses frères et sœurs. J'ai voulu entreprendre des recherches via Internet. J'ai fait connaissance avec le Centre Généalogique et Historique du Poher, et avec son président Gilles Le Penglaou, et de fil en aiguille, j'ai remonté l'essentiel de la généalogie de la famille pour sa branche du Poher.

Mais avoir seulement des noms, des dates et parfois des professions ne me satisfaisait guère. Je voulais en savoir plus. Je me posais des questions telles que : Pourquoi mes grands-parents avaient-ils quitté cette région à la fin du XIX^e siècle ?

La misère ? ... Réponse facile. Mais en remontant les siècles, je tombais dans mon ascendance sur des familles de notaires... Comment était-on ainsi passé, en peu de générations, de familles aisées à des familles chassées par la misère ?

J'ai lu des ouvrages de référence sur ces époques – comme ceux d'Alain Croix – et j'ai voulu confronter ses conclusions à ce qu'on peut découvrir de la vie dans cette région-ci.

Par exemple: les historiens notent une crise de mortalité dans les années 1723 à 1726. Or, parmi mes ancêtres, un homme avait perdu sa femme et un de ses enfants au printemps 1726, puis en a perdu trois autres au début de l'automne...

J'ai commencé par travailler en 2006 pour resituer ces drames familiaux dans leur contexte local, en commandant l'ensemble des registres de Burthulet, afin d'en faire peu à peu l'étude démographique.

J'ai tout mis sur informatique pour parvenir à reconstituer les familles – car il y avait des lacunes, des erreurs d'identification – avant de tout ressortir sur papier.

De là, j'ai établi les données statistiques, ce qui n'est pas trop difficile à réaliser grâce à l'informatique, et à Excel en particulier.»

■ **Des investigations et études menées à titre personnel, vous êtes passé à la publication de quatre articles consécutifs sur la démographie de Duault et Burthulet (St-Servais) sous l'Ancien Régime. Comment l'idée d'écrire et de publier vous est-elle venue?**

«C'est venu tout seul ! J'étais donc en relation avec Gilles Le Penglaou et le Centre Généalogique et Historique du Poher, qui m'a proposé de rédiger un article pour son journal.

Le premier article a concerné l'étude sur la courbe de croissance de la population de Burthulet, avec ses trois phases au cours des siècles: croissance, stabilité, décroissance...

Je l'ai envoyé à Alain Croix – que je citais – et qui m'a dit que l'étude était correcte, hormis quelques détails à revoir. Et j'ai donc continué!

Mes travaux n'ont pas une portée universelle: ils concernent Burthulet, et ce qui est valable pour Burthulet ne l'est pas forcément pour ailleurs.»

■ **Vos articles sont remarquables de rigueur et de méthode, et l'on perçoit à leur lecture qu'ils sont le fruit d'études poussées, systématiques... Où et comment les avez-vous menées?**

«Etudier la démographie me plaît énormément!

En fait, «l'Invention de la France» un livre publié par Hervé Le Bras et Emmanuel Todd dans cette perspective de l'histoire longue, m'avait beaucoup marqué. Ils reprenaient et combinaient des éléments de Droit successoral, la structure foncière, et le vote politique, mettant en évidence les racines du vote radical dans le Sud-Ouest, par exemple...

Même si le parallèle est un peu osé, mes études et mon premier métier m'avaient amené à faire beaucoup de gestion technico-économique des exploitations agricoles. Or, tout cela inclut du traitement de chiffres, de statistiques, ce qui n'est pas très compliqué dès lors qu'on aime cela.

Rapporté à l'histoire démographique, il suffisait ensuite de trouver les interprétations les plus justes des éléments. Toute la première étape de mon travail, sur la démographie, a été faite à partir des relevés réalisés par le Centre Généalogique et Historique du Poher.

Pour la méthode, je me suis inspiré de l'ouvrage de base en matière de démographie historique, écrit par Louis Henri, le fondateur de l'Ecole de démographie historique en France qui a donné lieu aux grandes enquêtes des années 1950-60 en ce domaine. Je me suis appuyé sur les travaux d'Alain Croix pour la démographie de la Bretagne, et sur ceux menés par Roger Le Prohon, chercheur à l'U.B.O. de Brest, sur le Léon et une partie de la Cornouaille.

Pour avoir des éléments de comparaison plus larges, à l'échelle de la France, j'ai travaillé à partir des ouvrages de Dupaquier, notamment...»

■ **Lorsque nous l'avions interviewé en 1997, Jean Le Tallec (auteur de «La vie paysanne en Bretagne Centrale») nous disait les heures passées aux Archives départementales, les difficultés à décrypter les registres anciens, et même les cours qu'il avait dû prendre... Est-ce également votre expérience?**

«L'informatique a totalement révolutionné les recherches généalogiques et démographiques: j'ai pu tout faire sans avoir à me déplacer, et en n'adressant que trois courriers dans des mairies! Dans les Côtes-d'Armor – ce n'est pas la même chose dans tous les départements – je disposais de toutes les données en ligne, grâce au travail de Généarmor (le système du Conseil Général), du Centre Généalogique et Historique du Poher, du Cercle généalogique des Côtes-d'Armor, et à la «salle virtuelle» des Archives départementales où l'on peut littéralement voir les actes de naissance, de mariage et de décès des registres paroissiaux et d'Etat civil ! De chez soi, devant l'écran de l'ordinateur, on peut voir la signature de son ancêtre sur le document de l'époque, qui a été scanné, ou comparer les signatures de deux homonymes, pour les distinguer...

On consulte tout cela sans se déplacer, sans manipuler les documents et risquer de les abîmer!

Ceci dit, la difficulté à décrypter les documents anciens reste considérable, dès qu'il faut consulter autre chose que les actes des registres, c'est-à-dire dès que l'on veut dépasser des dates et des noms, pour répondre aux mille questions qui se posent sur leur contexte.

Aux Archives, il faut déjà retrouver les documents (documents fiscaux, actes notariés, etc.), puis pouvoir les lire: certains sont aisés à lire, d'autres sont quasiment illisibles, selon l'époque, la qualité de l'écriture du rédacteur, la destination finale du document (pièce purement administrative ou destinée à être lue par une autorité) et la compétence de paléographe du lecteur et j'avoue avoir à ce niveau de gros efforts à faire.

Les documents du XVIII^e siècle sont abordables, ceux du XVII^e commencent à l'être bien moins!

L'état de conservation du papier joue aussi considérablement: certains utilisaient presque du papier buvard et écrivaient des deux côtés...

Certains registres paroissiaux, conservés par les paroisses puis les communes au fin fond des greniers, ont beaucoup souffert!»

■ **Comment se familiarise-t-on avec les manuscrits, la langue, la culture de l'époque?**

«On se forme «sur le tas»!... Et il y a surtout l'entraide, la mise en réseau de compétences, le forum sur le Net où l'on trouve toujours quelqu'un pour vous renseigner volontiers sur un terme, un détail...

On rencontre ainsi une foule de personnes prêtes à vous aider. Une dame de Loire-Atlantique, que je ne connaissais pas, m'a fait 300 photos de documents aux Archives départementales...

Dans le monde rural de ces époques, les gens bougeaient beaucoup, généralement sur de courtes distances, mais assez fréquemment. Si bien que des enfants nés à Duault, avaient des parents nés à Locarn, qui s'étaient mariés à Plonévez-du-Faou... Dans le cadre d'une étude systématique sur toutes les familles d'une paroisse durant près de deux siècles, s'il fallait se déplacer dans toutes les communes pour consulter les actes, on n'en finirait pas!»

■ **Quels sont les erreurs à ne pas commettre, les pièges «classiques» à éviter, et au contraire, les «valeurs sûres», les règles d'or?**

«De manière générale, quand on s'intéresse à l'histoire, il faut toujours enlever ses propres œillères et sortir de ses propres schémas de fonctionnement.

On pense, par exemple, que les familles dans le passé étaient forcément nombreuses... C'est faux (à Burthulet, elles avaient en général 5 enfants). On imagine que la forte mortalité infantile rendait les gens moins sensibles à la perte d'un enfant. C'est faux, on sent au travers des registres la douleur des proches et la solidarité au sein des familles.

A l'inverse, des mariages précoces, et des remariages rapides après un court veuvage sont à comprendre en fonction des réalités socio-économiques de l'époque... Il faut se replacer dans l'esprit du temps, dans le cadre de ses nécessités. C'est essentiel pour ne pas faire d'anachronisme.

Alors, l'histoire nous permet aussi de regarder notre époque avec un œil neuf, de prendre du recul par rapport à notre mode de vie actuel.»

■ **Ressent-on une émotion particulière à se trouver face aux documents qui retracent l'histoire de ses ancêtres?**

«Je ne me suis jamais trouvé face aux originaux, au papier, mais j'ai ressenti cette émotion en voyant l'évolution de la signature d'un ancêtre notaire sur les documents scannés ou photographiés: sa signature vigoureuse, sèche, autoritaire même dans la force de l'âge, et belle, complexe, car la signature d'un notaire était l'équivalent d'un tampon... Puis on le voit vieillir à mesure que sa signature devient plus hésitante.

Un autre ancêtre signe comme s'il gravait son nom au canif dans du bois, en arrachant presque le papier... c'est révélateur du tempérament.

On perçoit l'humanité au travers du document.»

■ **Jean Le Tallec racontait dans nos colonnes les découvertes et les surprises qui avaient été siennes dans ce travail d'investigation, et particulièrement les flagrantes contradictions existant entre «l'histoire officielle» de la vie paysanne en Bretagne centrale et ce que les documents d'époque laissaient clairement paraître de ses réalités... Avez-vous eu de telles surprises?**

«Non, car j'avais précisément lu des études comme celle de Jean Le Tallec qui m'avaient fait sortir de ces images d'Epinal. La Bretagne était une région riche, qui comptait beaucoup de

pauvres, mais une part importante de la paysannerie vivait une certaine prospérité, certains étant même relativement riches.»

■ **Voudriez-vous nous esquisser à grands traits vos principales découvertes ou conclusions?**

«J'ai découvert à Burthulet un «monde plein», selon la formule des démographes, c'est-à-dire une densité de population importante, même si cela est moindre ici, en Centre-Bretagne. Burthulet, qui était moins grand que le St-Servais d'aujourd'hui, avait 900 à 950 habitants ! De petits villages, comme Kernon, en avaient 80...

A la notion de «monde plein», je préfère cependant celle de «monde entier»: une petite trêve rurale comme Burthulet possédait tous les corps de métiers nécessaires à une vie autonome, des paysans, des artisans mais aussi quatre notaires, qui vivaient bien et drainaient assez largement autour de Burthulet, comme l'a révélé la Révolte du papier timbré...

Puis, entre le 17^{ème} et le 18^{ème} siècle, l'on assiste à une raréfaction de ces métiers: fin 18^{ème}, il n'y a plus que un ou deux notaires, pauvres. Il n'y a plus de nobles résidents... La paroisse est devenue quasi exclusivement agricole, alors qu'on y trouvait de tout avant.»

■ **Quelles découvertes vous ont le plus étonné?**

«Certainement l'ampleur de la dégradation de la vie dans le monde rural au 18^{ème} siècle. Je n'en avais pas mesuré l'ampleur. La Bretagne connaît alors un développement démographique inverse à celui de la France, contrairement à ce qui avait prévalu auparavant. Les courbes s'inversent.

On constate un vieillissement des âges au mariage, une stérilité des femmes (âge de la naissance du dernier enfant) qui descend à 35 ans, en moyenne, une mobilité accrue des familles: les familles nombreuses partent, celles qui restent ont peu d'enfants... la décroissance démographique est mécanique!

Sur le plan culturel, on constate une imprégnation des principes de l'Eglise catholique après la réforme tridentine. Un exemple: auparavant un couple sur quatre à six, selon les années, avait un premier enfant 6 ou 7 mois après le mariage. Et la fin du 17^{ème} siècle voit une flambée des naissances illégitimes, socialement acceptée... Par contre, au 18^{ème} siècle, à partir de 1725-1730, on revient progressivement aux standards de l'église romaine.

Cela correspond au renforcement du rôle local du curé, et à un recul du poids de la noblesse dans la vie quotidienne.

Ce qui est passionnant, c'est de retracer ces évolutions des mentalités, des schémas de pensées, des structures sociales... de visualiser des existences humaines, le quotidien des gens, au travers de simples documents. On les voit vivre dans leur contexte, leur environnement.»

■ **Quel tableau de la vie paysanne dans le Poher vos études dessinent-elles?**

«La mobilité des familles rurales contredit l'idée d'un paysan qui ne voit pas au-delà du clocher de sa paroisse. Son aire de vie est bien plus large, et comprend même parfois des échanges avec les zones côtières du Trégor. Car un bon nombre des aristocrates du Poher ont des origines et des terres dans le Trégor, le Léon ou le Vannetais. Il y a donc des échanges de populations entre Burthulet et Plestin-les-Grèves, par exemple, sans que l'on en sache précisément les raisons. Résultent-ils d'une économie interne aux seigneuries?...

Mais la zone de migration la plus fréquente, celle qui voit s'opérer des mouvements de masse, représente deux à trois cantons, soit une vingtaine de kilomètres.

A un moment donné, on compte parmi les chefs de famille de Burthulet, 70% de migrants et seulement 30% de résidents, c'est-à-dire de gens nés dans la paroisse!

Mais la structure agricole de Burthulet est particulière, si bien que ses schémas migratoires ne sont pas toujours transposables à d'autres paroisses: il est composé de petites exploitations, des forêts et des landes de l'ancien domaine ducal.

Le «Parc Duault», ancien domaine des ducs de Bretagne, qui couvrait plusieurs milliers d'hectares, avait été créé pour servir de réserve de chasse et pour l'élevage des chevaux destinés aux croisades et au Royaume franc de Terre Sainte, le royaume des Croisés.

Il était géré par les moines hospitaliers. Les murs d'enceinte du Parc sont encore visibles en certains endroits.

L'image d'un habitat dispersé en petites fermes isolées est éga-

lement à remettre en question. L'étude démographique révèle au contraire une concentration des populations dans de gros villages accueillant jusqu'à 80 personnes – il y en a une dizaine sur la paroisse de Burthulet – et dans des villages moyens, de 30 à 40 habitants... Les fermes isolées apparaissent plus tard, à partir de la seconde moitié du 18^{ème} siècle.»

■ **Avez-vous rencontré une population « arriérée » comme on la dépeint souvent, ou une population assez caractéristique de la paysannerie de l'époque, avec ses traits culturels spécifiques, telle que la décrit J. Le Tallec?**

«Le brassage des populations et les échanges entraînaient un brassage culturel. On trouve à Burthulet des gens du Léon, puis des Auvergnats, des Corrèziens, des noms venant des Pays-Bas... La population du Centre-Bretagne n'était pas plus «arriérée» que les autres populations rurales. Et puis qu'est-ce que le terme «arriéré» veut dire? Arriéré par rapport à qui, à quoi?»

■ **Quelles sont les grandes différences, et à l'inverse les analogies avec notre époque...?**

«C'est difficile à dire tant le champ des comparaisons est immense!

L'on est à ces époques-là dans une société où beaucoup de choses sont mouvantes, où les choses sont à préciser, à négocier, à accommoder... On y fait donc très souvent appel aux notaires, aux gens de Loi pour établir des actes (etc.). Il n'y avait pas la force actuelle de l'administration. On est dans une société à la fois de Droit et de négociation. C'est plaisant à étudier.

Puis au 18^{ème} siècle, les métiers de «robins» (notaires, etc.) ne permettent plus d'ascension sociale sur place. Il faut aller sur Carhaix ou Callac pour faire carrière... Il faut partir pour travailler. Le rapport à la mort était très différent: le fond de foi chrétienne – même s'il est teinté de pratiques que l'Eglise en tant qu'institution tente de combattre – est très présent. Il est présent dans le quotidien intime...

La mortalité infantile était très forte puisque seulement un enfant sur deux parvenait à l'âge du mariage. On ne connaît plus du tout aujourd'hui ce genre de situation et ses conséquences dans les mentalités.

Il faut cependant souligner que la mortalité infantile est moindre dans une contrée isolée comme Burthulet que dans les villes ou villages proches des axes routiers, comme Belle-Isle-en-Terre ou Bourbriac.

Et on trouve de vieux couples! Tout le monde ne meurt pas la cinquantaine venue. Des couples assez nombreux parvenaient à 20, 30, 40 ans de mariage, et ce malgré beaucoup de mariages tardifs. Si l'on survivait à certains risques majeurs, si l'on franchissait certains seuils – la mort en bas âge, ou en couches pour les femmes... – alors, on pouvait aller loin et connaître un âge avancé.»

■ **Auriez-vous aimé vivre à cette époque-là?**

«Je ne sais pas! L'individu, la personne, ne se percevait pas comme on se perçoit aujourd'hui en tant qu'individu. Le groupe avait beaucoup plus d'importance. La contrainte du groupe était là. L'on était intégré dans un groupe qui dépassait le cadre familial.

Et les gens connaissaient très bien leur famille au sens large, et leur généalogie: je n'ai quasiment pas trouvé de mariage en consanguinité à Burthulet sur un siècle et demi...

Les gens n'étaient pas seuls, isolés. Il y avait une vraie solidarité dans le groupe. Mais l'isolement venait si l'individu rompait les règles du groupe. Il y avait un effet à la fois hyper-protecteur et pesant.

Nous sommes aujourd'hui dans une société hyper-individualiste, où les réseaux de solidarité sont moins forts.»

■ **Vous avez mis en évidence le rôle dévastateur des épidémies au 18^{ème} siècle, et particulièrement celui du typhus, qui s'est trouvé aggravé en Centre-Bretagne... Voudriez-vous expliquer pourquoi?**

«Les épidémies de la fin de l'Ancien Régime ont été particulièrement dures en Bretagne parce que la région, qui n'était pas une zone militaire auparavant, est devenue un lieu de passages incessants des troupes qui rejoignaient les ports de Brest et Lorient.

Ces militaires étaient porteurs de virus venus de partout. Or, la situation sanitaire des populations, affaiblies par des disettes

jusqu'alors peu connues en Bretagne intérieure, était mauvaise. S'ajoutait à cela une déstructuration sociale, qui avait commencé plus tôt, due à la fin du commerce maritime – notamment celui de la toile – provoquée par le choix fait par Colbert de guerroyer contre l'Angleterre: ce que l'on a parfois appelé la 2ème guerre de cent ans...

Et par le fait que la France s'est considérée comme une puissance continentale et non pas maritime. La Bretagne n'a plus eu les échanges qu'elle avait pu avoir auparavant...

Difficultés économiques, difficultés météorologiques qui se succèdent, circulation de virus nouveaux... vous avez le « cocktail » qui conduit à la catastrophe.

Les études réalisées sur la crise de 1779 recensent 130000 morts en Bretagne, ce qui est énorme pour une population d'un peu plus de 2 millions d'habitants.

Pour notre région, le phénomène s'aggrave par le fait que l'hôpital de Brest, surchargé, envoie des militaires malades à l'hôpital de Carhaix. Or, dès qu'ils vont mieux, ces militaires sortent de l'hôpital sans regagner leur casernement, logent chez l'habitant, vont dans leur famille... On ne sait rien à l'époque de la propagation des virus, si bien que la dissémination est complète!

Les taux de mortalité les plus élevés de cette épidémie se rencontrent dans les gros bourgs et les villes, zones de passage.»

■ **Notre région a une histoire très riche et très ancienne, mais largement méconnue... Quels en sont les faits saillants ou les éléments à mettre en évidence?**

«La période pré-romaine me semble intéressante, comme l'a montré la découverte du «trésor» de Laniscat... La période romaine, bien sûr, avec le rôle de Vorgium, qui révèle toute l'organisation romaine dans le Grand Ouest.

Il faut revenir à la géographie, à des éléments tels que la ligne du partage des eaux. On comprend mieux l'histoire de notre région quand on perçoit le rôle qu'a joué la géographie:

Le bassin de Châteaulin, les chaînes de montagnes qui l'entourent, la combe de Callac, qui est la porte vers le Nord...

La formation du Royaume breton est une autre période à mettre en évidence: il s'est construit ici, à la limite de la Domnonée du Nord et des zones du Sud, à partir de la Maison de Cornouaille, basée sur la Maison de Poher. La zone Duault-Callac fermait la zone des possessions du Duc de Bretagne.

Enfin, les périodes de la Guerre de Succession, très marquantes ici, sont importantes à étudier, de même que le patrimoine architectural: comment une région au sol si pauvre, avec une population relativement importante a-t-elle pu consacrer autant d'argent à bâtir chapelles, églises, manoirs, châteaux?

Mais il faudrait aussi citer la Ligue, qui a été ici une catastrophe: on assiste à des mouvements de populations considérables, à des recompositions sociales... Et la Révolte des Bonnets Rouges, qui a marqué une véritable cassure, un tournant complet dans les structures, les mentalités et les rivalités locales...

Ce n'est pas une révolte de pauvres – on trouve aussi parmi les attaquants des seigneurs, des notaires, des prêtres... – mais une révolte sélective, de gens qui sentent que les temps changent, qu'on est arrivé à la fin d'un cycle, une révolte contre les abus de certains seigneurs.»

■ **Comment pourrait-on faire connaître cette histoire, et en faire profiter – notamment sur le plan touristique – notre contrée?**

«Il faudrait rassembler ce qui est dispersé. Le fait que le Poher soit éclaté sur trois départements entraîne une dispersion des travaux.

Il existe des choses partout, des monographies, des études parcellaires, mais il est difficile de faire une synthèse historique du Poher.

Les sources d'archives sont disséminées. Il faudrait un inventaire critique de l'ensemble, afin que des chercheurs puissent nous aider à comprendre cette histoire longue du Poher.

A partir de là, on pourrait susciter des travaux scientifiques qui dépassent les référents habituels...

Et il faudrait enfin surmonter une vision doloriste de l'histoire: «on nous a tapé dessus»... «on nous a pénalisés»...

Il y a eu des conjonctions de données défavorables pour le Poher, mais il n'y a pas de choix raisonnés, de coupables...

L'objectif serait de redonner confiance à cette région du Poher en lui montrant la richesse de son histoire, et en allant aussi chercher dans l'imaginaire, les mythes, qui s'y rattachent. Et

cette histoire est belle! Elle peut donner à chacun une image positive de sa région, et de son avenir.»

■ **Comment envisagez-vous concrètement une telle entreprise?**

«Paradoxalement, ses difficultés économiques sont aujourd'hui un atout pour le Centre-Bretagne! Il n'a pas connu les grandes révolutions économiques et technologiques du passé, telles que d'autres régions en ont connu. Nous sommes dans une zone géographique qui possède un réel terroir, avec une vraie personnalité. Ce n'est pas du «tout-béton», du «tout-standardisé»... Il y a là une valorisation à faire. Elle est, de plus, dans l'air du temps. On peut construire dans le Poher des solutions de tourisme de moyenne durée, correspondant bien aux attentes d'un nombre grandissant de gens, qui recherchent un tourisme intelligent, culturel.

Certains peuvent être intéressés par des aspects un peu plus techniques, comme les ardoisières, les mines de Poullaouën... D'autres seront passionnés par telle ou telle période de l'histoire: nous les avons toutes!

D'autres encore seront intéressés par l'imaginaire, les mythes... Tout un ensemble est à construire, qui peut concerner toutes les zones, toutes les communes du Poher. On peut susciter des initiatives économiques privées autour de ces éléments, drainer un tourisme qui ne sera pas périodique, uniquement estival...

Il faut donner une visibilité à la richesse du patrimoine archéologique local – en faisant un tri tellement il est abondant – pour que chaque secteur ait son site visitable dans des circuits organisés. Une sorte de musée éclaté mais in situ...

Un concept touristique nouveau est à créer ici.»

■ **Avec le recul que vous donne l'analyse historique, comment voyez-vous la situation actuelle du Centre-Bretagne au regard de sa riche histoire?**

«Avec un regard extérieur, puisque je ne vis pas ici, je constate qu'il y a ici une vivacité des gens, que l'on ne trouve pas forcément partout, un lien humain... Même au travers des querelles! Il y a donc des réelles capacités à rebondir, parce que la situation actuelle ne comporte pas ce contentieux du passé avec le présent que l'on rencontre parfois ailleurs: il n'y a pas trop à casser pour reconstruire.

Il n'y a pas ici de concentrations humaines, de phénomènes de ghettoïsation... Il n'y a pas besoin de détruire pour bâtir. Il suffit de créer. Et il y a moyen de le faire, de fédérer les gens sur des projets.

Les atouts du Poher, et du Centre-Bretagne en général, sont comme une pièce de monnaie: ils sont le côté face des contraintes et handicaps du côté pile. La décroissance de la population, l'espace disponible, compensés par le dynamisme et le lien social fort que cela génère entre les gens, sont l'atout et le handicap à la fois...»

■ **Quelles sont les grandes leçons que vous tirez personnellement de l'histoire de vos recherches et études? Quelles leçons devraient tirer nos contemporains?**

«L'histoire longue nous oblige à beaucoup d'humilité. On voit que des schémas mentaux se construisent sur des siècles, que des choses se transmettent durant des siècles...

S'ancrer quelque part, venir de tel endroit et descendre de telles personnes a donc un sens, une importance, bien au-delà de son simple lieu de naissance et de vie.

Humilité aussi parce que l'histoire est toujours questionnement: on n'a pas réponse à tout. Quand on pense avoir un jour trouvé la réponse, on peut croiser le lendemain un élément qui remette en cause tout le château de cartes des «certitudes»...

J'aime cette remise en cause permanente.

Et l'histoire nous aide à relativiser notre mode de vie, notre façon de penser...

Notre époque vit dans l'immédiat, dans l'événement, et même l'avant événement. Le déluge d'informations n'aide pas à prendre du recul... L'étude historique, au contraire, nous fait entrer dans la durée, la longueur du temps, la lenteur, et nous oblige à prendre du recul, y compris par rapport au présent. Elle nous aide à faire un tri, à aller chercher ce qui est derrière le paravent. Cela a été pour moi une formation que je n'avais pas. Et l'histoire locale est pour moi émotion, quand je visite les villages, quand je vois les maisons où mes ancêtres ont vécu!»

(Entretien recueilli par S.C.)